

puisse imaginer. Chaque semaine, chaque jour, quelques Polonais étaient forcés d'abandonner famille, biens, patrie, et d'aller promener le spectacle de leurs misères sur tous les chemins de l'exil, ou blanchir de leurs ossements les déserts glacés de la Sibérie.

Comment les Polonais auraient-ils pu accepter éternellement en silence, les humiliations de l'obéissance passive et les horreurs de la persécution ?

Leur passé, leur religion, leurs mœurs, tout enfin les engageait à rompre, à la première occasion, les lourdes chaînes sous lesquelles ils s'affaissaient de plus en plus chaque jour, et à marcher résolument à la conquête de leurs droits les plus sacrés,—droits foulés aux pieds, avec une audace de démon, par les séides du gouvernement moscovite.

Aussi, dès 1861, il était facile de voir que, dans un avenir peu éloigné, la Russie serait appelée à rendre compte, l'épée à la main, des actes de tyrannie incroyables qu'elle exerçait depuis si longtemps et avec tant d'acharnement et d'impunité, contre les malheureux Polonais.

La Russie s'en aperçut elle-même ; elle voulut conjurer l'orage.

Deux moyens s'offraient à elle pour mettre une digue aux flots envahisseurs. Elle pouvait, ou donner aux Polonais les libertés légitimes qu'ils réclamaient depuis bien des années, ou les persécuter si cruellement, si horriblement, que, découragés, abattus, ils se vissent enfin réduits à l'anéantissement le plus absolu, le plus complet.

Le premier de ces moyens était moral : il lui répugna ; le second était immoral : elle l'adopta.

Provoquer immédiatement l'insurrection, afin de l'étouffer avec plus de facilité, fut alors son seul but ; et, pour l'atteindre complètement et promptement, elle ne vit rien de mieux que d'effectuer une levée en masse de soldats polonais,—levée qui signifiait proscription, déportation.

Elle n'employa, en effet, le recrutement que comme un moyen de disperser, de bâillonner et de réduire à l'impuissance ses adversaires politiques. En agissant ainsi, elle était sûre de forcer ses ennemis à se déclarer, et elle pensait pouvoir les écraser ensuite en plus grand nombre et sur un champ plus vaste. Elle ne connaissait point ce qu'il restait encore de forces vives à la noble nation polonaise.

Nous croyons l'avoir déjà dit : depuis une couple d'années, un travail de régénération s'opérait sourdement au sein de la Pologne. Deux partis s'étaient formés : l'un représentant la bourgeoisie, et l'autre, le peuple.

Le premier, plus modéré que le second, ne voulait rien obtenir de la Russie que par la légalité ; le second, composé en partie de jeunes

gens avides de liberté et de gloire, proposait de n'agir que par la logique des armes. Mais une fois que l'insurrection eut éclaté à Varsovie, le 22 janvier 1863, le parti modéré et le parti de l'action ne formèrent plus qu'un seul parti, animé du même courage et de la même ardeur, et prêt à combattre et à mourir, s'il le fallait, au nom de Dieu, de la patrie et de la liberté.

Depuis lors, un duel étrange, inégal, se livre entre deux nations dont l'une (la Russie) a une population de plus de 60,000,000 d'habitants, tandis que l'autre (la Pologne) en compte à peine 5,000,000.

Malgré cette énorme disproportion de forces, (qui nous rappelle involontairement le temps où les Français et les Canadiens luttaient un contre douze, en Amérique, contre les Anglais) ; malgré l'insuffisance, nous allions dire l'insignifiance du matériel de guerre dont peut disposer la Pologne ; malgré les embarras innombrables que doit éprouver inevitably le fonctionnement des rouages secrets de son gouvernement ; malgré la dévastation, le gibet et les déportations : moyens déloyaux et barbares employés par la Russie pour avoir plus vite raison de la Pologne ; malgré tout cela, disons-nous, la victoire a presque toujours marché avec le noble drapeau polonais.

Mais qui dira ce que recèle l'avenir ? Est-ce que la longueur de la lutte ne finira pas par réduire au néant l'armée polonaise ? Car, ne l'oublions pas : les Polonais sont en si petit nombre, relativement aux Russes, qu'une victoire remportée par eux sur les derniers, leur fait éprouver des pertes, sinon plus grandes, du moins plus sensibles que celles de leurs adversaires.

La cause polonaise est soutenue, il est vrai, par la conscience du genre humain ; elle a des défenseurs zélés, partout où l'on croit encore en Dieu, au droit, à la justice et à la liberté. Mais que peuvent faire des phrases éloquentes là où il faudrait des canons ?

Pourquoi la France, pourquoi l'Angleterre, pourquoi l'Autriche assistent-elles, immobiles, à l'immolation de tout un peuple ? Pourquoi demeurent-elles spectatrices indifférentes d'un drame où l'honneur et le devoir les appellent à jouer un rôle important ? Pourquoi ? encore une fois.

Gardons-nous, cependant, de plaindre trop amèrement les Polonais ; gardons-nous surtout de dire qu'ils sont sans protection.

Le plus pauvre de tous les souverains de la terre ; celui que tant de malheureux implorent ; celui que tant d'hommes vénèrent,—N. S. P. le Pape Pie IX a accordé aux Polonais le secours le plus puissant, le plus efficace, le plus chrétien : les prières de Rome, la ville éternelle.

(A continuer.)